

Sôphrosunê et enkratèia dans les écrits socratiques de Xénophon

Séminaire platonicien 2022-2023, École Normale Supérieure, 17 octobre 2022

Louis-André Dorion (Université de Montréal)

1. « Quant à lui, c'est toujours d'affaires humaines qu'il s'entretenait, examinant en quoi consistent le pieux et l'impie, le beau et le laid, le juste et l'injuste, la modération et la folie (τί σωφροσύνη, τί μανία), le courage et la lâcheté, la cité et le politicien, le gouvernement des hommes et l'aptitude à les gouverner. » (*Mém. I* 1, 16)

2. « Il ne séparait pas le savoir et la modération (Σοφίαν δὲ καὶ σωφροσύνην οὐ διώριζεν), mais il reconnaissait le savant et le modéré (σοφόν τε καὶ σώφρονα ἔκρινε) au fait que celui qui connaît les choses belles et bonnes en use, et que celui qui connaît ce qui est laid s'en prévunit. Alors qu'on lui demandait s'il considérait que ceux qui savent ce qu'il faut faire, mais qui font tout le contraire, sont à la fois savants et dépourvus de maîtrise de soi (σοφούς τε καὶ ἀκρατεῖς), il répondit : "Ils ne sont pas moins dépourvus de savoir que de maîtrise de soi (Οὐδέν γε μᾶλλον, ἔφη, ἢ ἀσόφους τε καὶ ἀκρατεῖς) ; je crois en effet que tous les hommes choisissent, parmi les actions possibles, celles dont ils s'imaginent qu'elles leur apportent le plus d'avantages, et que ce sont celles-là qu'ils font ; je considère donc que ceux qui n'agissent pas correctement ne sont ni savants ni modérés (οὕτε σοφοὺς οὕτε σώφρονας)." » (*Mém. III* 9, 4)

3. « Il soutenait également que la justice et toutes les autres vertus consistent en savoir ("Ἐφη δὲ καὶ τὴν δικαιοσύνην καὶ τὴν ἄλλην πᾶσαν ἀρετὴν σοφίαν εἶναι). » (*Mém. III* 9, 5)

4. « [Socrate] Et le savoir (Σοφίαν), que le dirons-nous être ? Dis-moi, à ton avis, les savants sont-ils savants en ce qu'ils connaissent, ou bien y en a-t-il qui sont savants en ce qu'ils ne connaissent pas (πότερά σοι δοκοῦσιν οἱ σοφοί, ἢ ἐπίστανται, ταῦτα σοφοὶ εἶναι, ἢ εἰσὶ τινες ἢ μὴ ἐπίστανται σοφοί;) ? — En ce qu'ils connaissent, évidemment, répondit-il. Car comment pourrait-on être savant en ce que l'on ne connaît pas ? — Est-ce donc par une connaissance que les savants sont savants ? — Par quel autre moyen, répondit-il, pourrait-on être savant, si ce n'est par la connaissance ? — Crois-tu que le savoir soit autre chose que ce par quoi <les savants> sont savants ? — Non, je ne crois pas. — La connaissance est donc le savoir ('Επιστήμη ἄρα σοφία ἐστίν;) ? — Oui, à mon avis. — Es-tu d'avis qu'il est possible à un homme de connaître tous les êtres (Ἄρ' οὖν δοκεῖ σοι ἀνθρώπῳ δυνατὸν εἶναι τὰ ὄντα πάντα ἐπίστασθαι;) ? — Non, par Zeus, il me semble qu'il n'en connaît pas même une infime partie. — Il n'est donc pas possible qu'un homme soit savant en toutes choses (Πάντα μὲν ἄρα σοφὸν οὐχ οἶόν τε ἀνθρωπὸν εἶναι;) ? — Par Zeus, pas du tout, répondit-il. — Ce que chacun sait, c'est donc en cela qu'il est savant (Οὕτος ἐπίσταται ἔκαστος, τοῦτο καὶ σοφός ἐστιν;) ? — Oui, à mon avis. » (*Mém. IV* 6, 7)

5. « Plusieurs de ceux qui se targuent de philosopher répliqueront peut-être que l'homme juste ne saurait devenir injuste, l'homme modéré, insolent (οὐδὲ ὁ σώφρων ὑβριστής), et que dans tous les domaines où il y a apprentissage, celui qui a appris ne saurait perdre ses connaissances. En ce qui me concerne, ce n'est pas ainsi que je comprends ces questions ; car je vois que ceux qui n'exercent pas leur corps sont incapables d'en accomplir les fonctions, et qu'il en va de même pour les fonctions de l'âme : ceux qui n'exercent pas leur âme sont dans l'incapacité d'en accomplir les fonctions. Ils n'ont en effet les moyens ni de faire ni d'éviter ce que l'on doit faire ou éviter.

2.20. C'est aussi pour cette raison que les pères, même si leurs fils font preuve de modération (κἄν ὁσι σώφρονες), les tiennent néanmoins éloignés des hommes vicieux, persuadés qu'ils sont que la fréquentation des honnêtes hommes est un entraînement à la vertu (ἄσκησιν οὔσαν τῆς ἀρετῆς), tandis que celle des hommes vicieux la ruine. En témoigne aussi celui des poètes qui a dit : *Tu apprendras la noblesse auprès des nobles ; mais si tu te mêles aux méchants, tu perdras même ta raison.* Et celui qui dit : *Mais l'homme bon est tantôt mauvais, tantôt noble.* 2.21. Je puis moi aussi en témoigner avec eux ; car je vois que ceux qui ne récitent pas les poèmes versifiés ont tôt fait de les oublier, et qu'il en va de même des leçons du maître : chez ceux qui les négligent, elles sombrent dans l'oubli. Quand on a oublié les discours propres à exhorter, on oublie aussi les impressions grâce auxquelles l'âme aspirait à la modération (ἐπιλέλησται καὶ ὃν ἡ ψυχὴ πάσχουσα τῆς σωφροσύνης ἐπεθύμει) ; or une fois que l'on a oublié ces impressions, il n'y a rien d'étonnant à ce que l'on oublie aussi la modération (τούτων δ' ἐπιλαθόμενον ούδεν θαυμαστὸν καὶ τῆς σωφροσύνης ἐπιλαθέσθαι). 2.22. Je vois aussi que ceux qui sont portés à l'ivrognerie ou qui sont pris dans le tourbillon de l'amour sont moins en mesure de veiller à leur devoir et d'éviter ce qu'il ne faut pas faire. En effet, il y en a beaucoup qui, avant de tomber amoureux, parviennent à ménager leurs biens, mais qui n'y réussissent plus une fois qu'ils sont tombés amoureux. Et quand ils ont dilapidé leurs biens, ils ne reculent plus devant les profits dont auparavant ils s'abstenaient parce qu'ils les considéraient honteux. 2.23. Comment, dans ces conditions, ne serait-il pas possible qu'une personne qui a fait preuve de modération dans le passé n'en fasse plus preuve par la suite (Πῶς οὖν οὐκ ἐνδέχεται σωφρονήσαντα πρόσθεν αὐθις μὴ σωφρονεῖν), et qu'une personne qui a été en mesure de pratiquer la justice n'y parvienne plus par la suite ? A mon avis, tout ce qui est beau et bon est le fruit de l'exercice, et notamment la modération (Πάντα μὲν οὖν ἔμοιγε δοκεῖ τὰ καλὰ καὶ τάγαθὰ ἀσκητὰ εἶναι, οὐχ ἡκιστα δὲ σωφροσύνη). Nés avec l'âme au sein du même corps, les plaisirs cherchent à la persuader de renoncer à la modération (αἱ ἡδοναὶ πείθουσιν αὐτὴν μὴ σωφρονεῖν), et de plutôt les satisfaire, le corps et eux, dans les plus brefs délais. 2.24. Il en fut de même avec Critias et Alcibiade : aussi longtemps qu'ils ont fréquenté Socrate, ils sont parvenus, en usant de lui comme d'un allié, à dominer leurs désirs indignes (τῶν μὴ καλῶν ἐπιθυμιῶν κρατεῖν) ; mais une fois qu'ils se furent éloignés de lui, Critias, banni en Thessalie, y fréquenta des hommes qui pratiquaient plus volontiers l'illégalité que la justice ; Alcibiade, de son côté, dut à sa beauté d'être traqué par une foule de femmes nobles, et son influence, dans la cité et chez les alliés, fut cause de son amollissement entre les mains d'une multitude d'hommes experts en flatteries ; comme il était honoré par le peuple et qu'il occupait facilement le premier rang, il en vint à se négliger, exactement comme ces athlètes qui, parce qu'ils obtiennent haut la main la première place lors des compétitions gymnaïques, finissent par négliger l'entraînement. » (*Mém. I 2, 19-24*)

6. « Les maîtres enseignent encore aux enfants la tempérance (Διδάσκουσι δὲ τοὺς παῖδας καὶ σωφροσύνην). Ce qui contribue grandement à leur apprendre cette vertu (εἰς τὸ μανθάνειν σωφρονεῖν), c'est de voir (ὁρῶσιν) leurs aînés la pratiquer (σωφρόνως διάγοντας) tout le jour. » (*Cyrop. I 2, 8*; trad. Bizos)

7. « [Cyrus] Car il ne suffit pas de s'être conduits en braves pour continuer à l'être, si l'on ne cultive pas la bravoure jusqu'au bout; mais de même que tous les arts, faute d'être pratiqués, perdent leur sens, et même que les corps bien portants, quand on les livre à la mollesse, recouvrent une piteuse condition, de même le gouvernement des passions, la maîtrise de soi, l'énergie (οὕτω καὶ ἡ σωφροσύνη καὶ ἡ ἐγκράτεια καὶ ἡ ἀλκή), lorsqu'on en laisse aller la pratique (ὅπόταν τις αὐτῶν ἀνῇ τὴν ἄσκησιν), retournent alors à la lâcheté (έκ τούτου εἰς τὴν πονηρίαν πάλιν τρέπεται). Il ne faut donc pas abandonner la

persistance dans l'exercice, ni se livrer au plaisir du moment. » (*Cyrop.* VII 5, 75-76; trad. Delebecque)

8. « En affichant, d'autre part, la maîtrise de ses sentiments (Καὶ σωφροσύνην δ' αὐτοῦ ἐπιδεικνύς), il [scil. Cyrus] obtenait mieux qu'elle fût l'objet d'un exercice général (μᾶλλον ἐποίει καὶ ταύτην πάντας ἀσκεῖν). Quand on voit (δρῶσιν) en effet gouverner ses passions (τοῦτον σωφρονοῦντα) celui qui, plus que quiconque, peut oublier la mesure, alors, de leur côté, les moins sûrs d'eux-mêmes évitent davantage de se montrer oublious de la mesure. [...] Il croyait encore qu'il verrait la tempérance cultivée (Καὶ ἐγκράτειαν δὲ οὕτω μάλιστ' ἀντὶ ἀσκεῖσθαι) surtout s'il affichait une conduite (εἰ αὐτὸς ἐπιδεικνύοι ἔσετόν) que les jouissances du moment ne détournaient jamais de la vertu, mais qui consentait des efforts préalables ouvant la voie aux plaisirs dans l'honneur. » (*Cyrop.* VIII 1, 30-32; trad. Delebecque)

9. « Après cela, s'ils [scil. Critias et Alcibiade] ont commis quelque faute, c'est à Socrate que l'accusateur en impute la responsabilité ? Mais à l'époque de leur jeunesse, alors qu'ils étaient vraisemblablement encore plus dénués de jugement et de contrôle sur eux-mêmes (ἀγνωμονεστάτω καὶ ἀκρατεστάτω), Socrate leur permit d'être modérés (Σωκράτης σώφρονε), et l'accusateur est d'avis qu'il ne mérite pour cela aucun éloge ? » (*Mém.* I 2, 26)

10. « Quant aux plaisirs que procure l'amour des beaux garçons, il conseillait de s'en abstenir résolument, car il n'est pas possible, disait-il, de faire preuve de modération une fois que l'on a touché à de beaux garçons (οὐ γὰρ οἶόν τε ἔφη εἶναι τὸν καλῶν ἀπτόμενον σωφρονεῖν). » (*Mém.* I 3, 8)

11. « Et ne te semble-t-il pas que l'absence de maîtrise de soi (ἡ ἀκρασία) tient le savoir, qui est le plus grand bien, à l'écart des hommes, et qu'elle les précipite dans l'état contraire ? N'es-tu pas d'avis qu'elle les empêche de s'intéresser aux choses utiles et de chercher à les apprendre parce qu'elle les entraîne vers les plaisirs, et que souvent, en frappant leur perception des biens et des maux, elle leur fait choisir le pire au lieu du meilleur ? — Cela arrive, répondit-il. 5.7. — Et la modération (Σωφροσύνης δέ), Euthydème, y a-t-il quelqu'un à qui elle convienne moins que l'homme qui ne se maîtrise pas (τῷ ἀκρατεῖ) ? Les œuvres de la modération et les œuvres de l'absence de maîtrise de soi sont en effet les contraires mêmes (Αὐτὰ γὰρ δήπου τὰ ἐναντία σωφροσύνης καὶ ἀκρασίας ἔργα ἔστιν.). — Je suis d'accord sur ce point aussi, répondit-il. — Et crois-tu qu'il y ait un plus grand obstacle que l'absence de maîtrise de soi (ἀκρασίας) au soin des choses dont il convient de s'occuper ? — Non, je ne crois pas, répondit-il. — Et crois-tu qu'il y ait pour l'homme un plus grand mal que ce qui lui fait préférer les choses nuisibles aux choses utiles, le convainc de s'occuper des premières et de négliger les secondes, et le constraint à faire le contraire de ce que font les hommes modérés (τοῖς σωφρονοῦσι) ? — Il n'y a rien de pire, répondit-il. 5.8. — Dans ce cas, la maîtrise de soi (τὴν ἐγκράτειαν) semble être pour les hommes la cause d'effets contraires à ceux qui résultent de l'absence de maîtrise de soi (τὴν ἀκρασίαν) ? — Tout à fait, répondit-il. » (*Mém.* IV 5, 6-8)

12. « Il ne se hâtait pas de faire en sorte que ses compagnons deviennent habiles à parler, à agir et à se débrouiller (λεκτικοὺς καὶ πρακτικοὺς καὶ μηχανικοὺς), mais il pensait qu'ils devaient au préalable faire preuve de modération (ἄλλὰ πρότερον τούτων ὡςτὸ χρῆναι σωφροσύνην αὐτοῖς ἐγγενέσθαι). Il considérait en effet que ceux qui ont ces capacités, sans la modération (ἄνευ τοῦ σωφρονεῖν), sont plus injustes et ont plus de moyens de faire le mal. 3.2. C'est d'abord à l'égard des dieux qu'il s'efforçait de rendre

ses compagnons modérés (Πρῶτον μὲν δὴ περὶ θεοὺς ἐπειρᾶτο σώφρονας ποιεῖν τοὺς συνόντας.). » (Mém. IV 3, 1-2)

13. « Ces deux hommes [scil. Critias et Alcibiade] étaient donc par nature les plus ambitieux de tous les Athéniens : ils désiraient que tout s'accomplit grâce à eux et que leur renommée surpassât celle de tout le monde. Or ils savaient que Socrate menait, avec le moins de biens possible, une vie des plus autarcique, qu'il avait une parfaite maîtrise de lui-même à l'égard de tous les plaisirs (τῶν ἡδονῶν δὲ πασῶν ἐγκρατέστατον ὄντα), et qu'il disposait à sa guise, par ses arguments, de tous ceux qui s'entretenaient avec lui. 2.15. Étant donné qu'ils étaient au courant de cela et qu'ils étaient comme je les ai dépeints, peut-on dire que c'est parce qu'ils aspiraient au mode de vie de Socrate, et à la modération qui était la sienne (τῆς σωφροσύνης ἦν ἐκεῖνος εἶχεν), qu'ils ont recherché sa compagnie ? N'est-ce pas plutôt parce qu'ils ont cru que, s'ils le fréquentaient, ils s'assureraient la plus grande compétence en vue des discours et de l'action (γενέσθαι ἀν ἵκανωτάτω λέγειν τε καὶ πράττειν) ? 2.16. Pour ma part, je crois que si un dieu leur avait offert cette alternative – ou bien vivre toute leur vie comme ils voyaient Socrate vivre la sienne, ou bien mourir –, ils auraient tous deux préféré mourir. Ils l'ont prouvé par leur conduite ; en effet, aussitôt qu'ils se crurent supérieurs à ceux qui le fréquentaient, ils laissèrent tomber Socrate pour faire de la politique, ce qui était précisément l'objectif en vue duquel ils avaient recherché la compagnie de Socrate. 2.17. Peut-être pourrait-on objecter à cela que Socrate ne devait pas enseigner la politique à ses compagnons avant de leur avoir enseigné la modération ("Ισως οὖν εἴποι τις ἀν πρὸς ταῦτα ὅτι ἔχρην τὸν Σωκράτην μὴ πρότερον τὰ πολιτικὰ διδάσκειν τοὺς συνόντας ἢ σωφρονεῖν). Pour ma part, je ne le conteste pas ; mais je vois que tous ceux qui enseignent se donnent en exemple à leurs disciples, pour montrer comment eux-mêmes font ce qu'ils enseignent, et les persuadent par la parole. 2.18. Or je sais que Socrate a de même, par son exemple, montré à ses compagnons qu'il était lui-même un homme de bien, et qu'il a tenu les plus beaux discours sur la vertu et les autres sujets d'intérêt pour l'homme. Et je sais aussi qu'ils ont tous deux fait preuve de modération aussi longtemps qu'ils ont fréquenté Socrate (Οἶδα δὲ κάκείνω σωφρονοῦντες, ἔστε Σωκράτει συνήστην), non qu'ils craignissent d'être punis ou battus par lui, mais parce qu'ils croyaient alors que c'était ce qu'ils avaient de mieux à faire. » (Mém. I 2, 14-18)

14. « [Socrate] Veux-tu que nous examinions la question en commençant par la nourriture, c'est-à-dire par ce qui est élémentaire ? » Et Aristippe répondit : « Il me semble bien que la nourriture est le point de départ, car on ne pourrait même pas vivre si l'on ne se nourrissait pas. » 1.2. — Eh bien, est-il probable qu'ils éprouvent l'un et l'autre [scil. le gouvernant et le gouverné] le désir de prendre de la nourriture à certaines heures ? — C'est en effet probable, répondit-il. — Lequel des deux habituerons-nous à choisir l'exécution d'une tâche urgente de préférence à la satisfaction de son ventre ? — Celui que l'on élève en vue du commandement, par Zeus, répondit-il, afin que les affaires de la cité ne soient pas laissées en plan sous sa gouverne. — Et lorsqu'ils voudront boire, c'est donc encore au même qu'il faudra imposer la capacité de supporter la soif ? — Parfaitement, répondit-il. 1.3. — Et la maîtrise du sommeil (Τὸ δὲ ὑπνου ἐγκρατῆ εῖναι), qui permet en cas de besoin de se coucher tard le soir, ou d'être debout tôt le matin, ou encore de passer la nuit à veiller, auquel l'imposerons-nous ? — Encore au même, répondit-il. — Et la maîtrise des plaisirs sexuels (τὸ ἀφροδισίων ἐγκρατῆ εῖναι), pour qu'ils n'empêchent pas d'agir en cas de nécessité ? — C'est encore au même que nous l'imposerons, répondit-il. » (Mém. II 1, 1-3)

15. « le plus tempérant (ὸ σωφρονέστατος) <apprend à l'enfant> à ne se laisser asservir par aucun plaisir (μηδ' ὑπὸ μιᾶς ἄρχεσθαι τῶν ἡδονῶν), afin qu'il s'habitue à être

libre et vraiment roi (ἴνα ἔλευθερος εἶναι ἔθιζηται καὶ ὅντως βασιλεύς), sachant commander d'abord à ses instincts (ἄρχων πρῶτον τῶν ἐν αὐτῷ), au lieu de s'en rendre esclave (ἄλλὰ μὴ δουλεύων). » (*Pr. Alc.* 122a; trad. Croiset)

16. « tout ce que nous vaut la connaissance des choses célestes : sentiment de la mesure (*moderatio*), quand on voit jusque chez les dieux une activité si bien mesurée et un ordre si grand » (Cicéron, *De finibus*, IV 11; trad. Martha)

17. « C'est par ce genre de discours et par sa mise en pratique qu'il rendait ses compagnons à la fois plus pieux et plus modérés (εύσεβεστέρους τε καὶ σωφρονεστέρους τὸν συνόντας παρεσκεύαζεν). » (*Mém.* IV 3, 18)

18. « Socrate reprit alors : "Allons, écoutez encore autre chose, pour que ceux d'entre vous qui le désirent croient encore moins à la faveur dont m'ont honoré les dieux. Une jour que Chéréphon, à Delphes, interrogeait l'oracle à mon sujet en présence de nombreux témoins, Apollon répondit que personne n'était plus désintéressé que moi, ni plus juste, ni plus sage (μήτε ἔλευθεριώτερον μήτε δικαιότερον μήτε σωφρονέστερον). " » (*Apol.* 14; trad. Ollier)

19. τίνα μὲν γὰρ ἐπίστασθε ἡττον ἐμοῦ δουλεύοντα ταῖς τοῦ σώματος ἐπιθυμίαις; τίνα δὲ ἀνθρώπων ἔλευθεριώτερον, ὃς παρ' οὐδενὸς οὔτε δῶρα οὔτε μισθὸν δέχομαι; δικαιότερον δὲ τίνα ἀν εἰκότως νομίσαιτε τοῦ πρὸς τὰ παρόντα συνηρμοσμένου, ὡς τῶν ἀλλοτρίων μηδενὸς προσδεῖσθαι; — « Qui donc, à votre connaissance, est moins esclave que moi des appétits du corps, et plus désintéressé que moi, qui n'accepte de personne ni dons ni salaire ? Qui donc estimeriez-vous avec raison plus juste qu'un homme qui s'est si bien accommodé de ce qu'il possède qu'il n'a aucunement besoin d'y ajouter le bien d'autrui ? » (*Apol.* 16; trad. Ollier)

20. « Dis-moi, Euthydème, demanda-t-il, considères-tu que la liberté (ἔλευθερίαν) est pour l'homme et pour la cité un bien précieux et important ? — C'est le plus précieux que l'on puisse imaginer, répondit-il. — 5.3. Celui qui se laisse gouverner par les plaisirs physiques (὾στις οὖν ἄρχεται ὑπὸ τῶν διὰ τοῦ σώματος ἡδονῶν) et qui n'est pas en mesure, par leur faute, de faire le bien, le considères-tu libre ? — Pas le moins du monde, répondit-il. — Sans doute que faire le bien te paraît plus digne d'un homme libre, et que tu regardes comme une absence de liberté le fait d'être empêché de le faire ? — Tout à fait, répondit-il. — 5.4. Ceux qui ne parviennent pas à se maîtriser te paraissent-ils donc tout à fait privés de liberté (Παντάπασιν ἄρα σοι δοκοῦσιν οἱ ἀκρατεῖς ἀνελεύθεροι εἶναι;) ? — Oui, par Zeus, naturellement. » (*Mém.* IV 5, 2-4)

21. « Ainsi, comme il avait adapté ses dépenses à ses revenus (τοιγαροῦν οὔτως ἔφαρμόσας τὰς δαπάνας ταῖς προσόδοις), il n'était nullement forcé de commettre une injustice pour de l'argent (οὐδὲν ἡναγκάζετο χρημάτων ἔνεκα ἀδικον πράττειν). » (*Agés.* VIII 7; trad. Casevitz)

22. « [Tigrane] Voici là-dessus mon sentiment : sans la sagesse aucune vertu n'a la moindre utilité (ἄνευ μὲν σωφροσύνης ούδ' ἄλλης ἀρετῆς οὐδὲν ὅφελος εἶναι); quel service attendre d'un homme fort ou courageux, d'un homme riche, d'un homme puissant dans la cité qui ne seraient pas sages (μὴ σώφρονι)? Avec la sagesse, au contraire (Σὺν δὲ σωφροσύνῃ), tout ami est utile, tout serviteur est un bon serviteur. » (*Cyrop.* III 1, 16; trad. Bizos)

23. « [Le sophiste] Tigrane, il ne faut pas en vouloir à ton père de ma mort : ce n'est pas par malveillance à ton égard, c'est par ignorance (ἀγνοία) qu'il me fait mourir; or, toutes les erreurs que l'ignorance fait commettre, je les regarde comme involontaires (ἀκούσια). » (*Cyrop.* III 1, 38; trad. Bizos)

24. « Comment pourrait-on raisonnablement refuser de m'appeler un homme sage (σοφὸν δὲ πῶς οὐκ ἄν τις εἰκότως ἄνδρα φήσειεν εἶναι), moi qui depuis le moment où j'ai commencé à comprendre ce que l'on disait n'ai jamais cessé, selon mon pouvoir, de chercher et d'apprendre ce qui est bien ? » (*Apol.* 16; trad. Ollier)

25. « C'est également pour moi un sujet d'étonnement que certains aient pu se laisser convaincre que Socrate corrompait les jeunes gens ; en tout premier lieu, outre ce qui a déjà été dit, il se maîtrisait plus que tout autre homme (πάντων ἀνθρώπων ἐγκρατέστατος ἦν) en ce qui concerne les plaisirs de l'amour et du ventre ; ensuite, il était le plus endurant (καρτερικώτατος) au froid, à la chaleur et aux fatigues de toutes sortes ; de plus, il s'était habitué à des besoins modestes, si bien que, même s'il possédait très peu de choses, il disposait aisément de quoi se suffire. » (*Mém.* I 2, 1)

26. « [Araspas] Elle découvrit alors la plus grande partie de son visage, sa gorge et ses mains et, crois-moi, je trouvai avec tous ceux qui la virent que jamais mortelle d'une pareille beauté ne naquit ni ne vécut en Asie (μήπω φῦναι μηδὲ γενέσθαι γυναῖκα ἀπὸ Θηνητῶν τοιαύτην ἐν τῇ Ἀσίᾳ). Il faut absolument que tu la voies toi-même. [8] — Non, par Zeus, répondit Cyrus, surtout si elle est telle que tu le dis (εἰ τοιαύτη ἔστιν οὖν σὺ λέγεις). — Pourquoi donc, fit le jeune homme. — Parce que, si, après ce que je viens d'entendre dire de sa beauté, je me laisse persuader d'aller la voir (πεισθήσομαι ἐλθεῖν θεασόμενος), n'ayant pas beaucoup de temps à moi, je crains qu'elle ne me persuade à mon tour encore plus vite de retourner la voir (δέδουκα μὴ πολὺ θῆττον ἐκείνη με αὐθις ἀναπείσῃ καὶ πάλιν ἐλθεῖν θεασόμενον), au risque, après cela, de négliger les affaires dont j'ai le soin (ἄν ἀμελήσας ὃν με δεῖ πράττειν), pour rester là assis à la contempler. » (*Cyrop.* V 1, 7-8; trad. Bizos)

27. « Il y avait alors dans la ville une belle femme, du nom de Théodote, qui était du genre à avoir commerce avec qui l'en persuadait. L'un de ceux qui se trouvaient là fit mention d'elle et affirma que la beauté de cette femme dépassait l'expression (ὅτι κρεῖττον εἴη λόγου τὸ κάλλος τῆς γυναικός) ; il ajouta que les peintres se rendaient chez elle pour la prendre pour modèle et qu'elle leur dévoilait de sa personne tout ce qu'elle pouvait montrer avec décence. "Il faut aller la voir ('Ιτέον ἀν εἴη θεασομένους) ! s'exclama Socrate. Car ce n'est tout de même pas par des ouï-dire que l'on peut être instruit de ce qui dépasse l'expression (λόγου κρεῖττον)." » (*Mém.* III 11, 1)

28. « Quant à lui, il s'était manifestement si bien prémuни contre les plaisirs de l'amour, qu'il s'absténait plus facilement des corps les plus beaux et les plus en fleur (ῶστε ἥπον ἀπέχεσθαι τῶν καλλίστων καὶ ὡραιοτάτων), que d'autres des corps les plus laids et les plus fanés. » (*Mém.* I 3, 14)

29. « Aussi je m'étonne que les Athéniens aient bien pu se laisser convaincre que Socrate divaguait au sujet des dieux (περὶ θεοὺς μὴ σωφρονεῖν), lui qui n'a jamais été impie à l'endroit des dieux, ni en paroles ni en actes, lui dont, au contraire, les paroles et les actions qui se rapportaient aux dieux étaient telles que si l'on parlait et agissait de la sorte, on serait, et passerait pour être, l'homme le plus pieux qui soit (εὔσεβέστατος). » (*Mém.* I 1, 20)

30. « Parmi ceux qui ont connu Socrate tel qu'il était, tous ceux qui aspirent à la vertu continuent encore aujourd'hui de le regretter par-dessus tout, car il était le plus utile pour l'application à la vertu. Pour ma part, je l'ai dépeint tel qu'il était : pieux (εύσεβης) au point de ne rien faire sans l'avis des dieux ; juste (δίκαιος) au point de ne jamais léser personne, si peu que ce soit, et de rendre les plus grands services à ceux qui le fréquentaient ; maître de lui-même (έγκρατης) au point de ne jamais choisir ce qui est plus agréable de préférence à ce qui vaut le mieux (ώστε μηδέποτε προαιρεῖσθαι τὸ ἥδιον ἀντὶ τοῦ βελτίονος) ; avisé (φρόνιμος) au point de ne pas se tromper lorsqu'il jugeait du meilleur et du pire, et de n'avoir besoin de personne, car il se suffisait à lui-même pour la connaissance de ces choses et il était capable, par le discours, de les dire et de les définir ; il était aussi capable de mettre les autres à l'épreuve, de réfuter ceux qui étaient dans l'erreur et de les exhorter à la vertu et à l'excellence ; bref, il donnait l'impression d'incarner ce que serait un homme parfaitement bon et heureux. Et s'il se trouve quelqu'un à qui ces qualités ne plaisent pas, qu'il leur compare le caractère des autres, et qu'il en juge. » (*Mém. IV 8, 11*)